

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[191. Val-Richer, Mardi 4 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

191. Val-Richer, Mardi 4 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Famille Guizot](#), [Lecture](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(France\)](#), [Procès](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

[194. Baden, Samedi 8 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-06-04

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication

- 218/236-237
- Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°215/234

Information générales

LangueFrançais

Cote515-516, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

191 Du Val Richer - Mardi 4 juin 1839

Je vous voudrais comme ma vallée, fraîche et riante. Je la regarde avec envie en pensant à vous. Et bientôt je ne la regarde plus ; je ne pense plus qu'à vous. Je vous vois maigre, triste, desponding, en larmes. Et pourtant je ne retourne pas à ma vallée ; je reste avec vous. Je resterai toujours avec vous.

L'annulation de l'élection de M. d'Houdetot, réélu à si grand'peine, est un petit incident fort désagréable au château. On en a été très piqué. Il ne faut pas avoir tort en face de ses ennemis Mr d'Houdetot avait tort. C'est l'erreur des gens de cour, puisque cour y a, de croire qu'ailleurs aussi, ils auront le privilège de la faveur. Il y a des favoris partout, mais non partout les mêmes. Les esprits impartiaux, les honnêtes gens ont voté contre M. d'Houderot. Le pire, c'est qu'il ne peut plus se représenter puisqu'il n'est pas éligible. Le choix tombera probablement sur un homme de l'opposition.

Il paraît que le procès aura lieu décidément vers le milieu de Juin. On le presse ; on ne veut pas que, s'il doit y avoir des exécutions, elles soient trop voisines des fêtes de Juillet ; et très probablement il y en aura. L'assassinat est prouvé, dit-on, contre deux des accusés, et des principaux. L'un, le nommé Barbès a tué de sa main l'officier qui commandait le poste du Palais de justice, l'autre Milon, Miron, je ne sais pas bien, a fait fusiller trois soldats, après avoir enlevé un corps de garde. Plusieurs témoins les reconnaissent.

Après les fêtes de Juillet, le Roi veut aller à Bordeaux. Il a formé plusieurs fois ce projet. Je doute qu'il l'exécute encore. Cependant il le promet. Bordeaux le demande beaucoup, et comme une réparation. Ils disent que jamais Roi ou Empereur ne les a laissés neuf ans sans aller les voir. Le Maréchal Vallée avait demandé plusieurs fois à être rappelé. On s'est montré disposé à le lui accorder. On lui aurait donné le Général Cubieres pour successeur. Il ne s'en est plus soucié, et il reste. J'en suis bien aise. A travers toutes les manies d'un esprit systématique et d'un caractère insociable, c'est un homme honnête, capable et prudent. Qualités dont notre établissement d'Afrique à grand besoin. Je m'intéresse à cet établissement. Je m'en suis beaucoup mêlé.

Mon sac est vidé, madame. Bien petit sac cette fois, et probablement souvent jusqu'à ce que je retourne à Paris. On ne m'écrit guères les petites choses, et il n'y en a pas de grandes. Vous n'avez probablement jamais ouvert un livre intitulé : Historiettes de Tallemant des Réaux. C'était un abbé du 17^e siècle qui écrivait tous les soirs tout ce qu'il avait entendu dire sur toutes les personnes dont tout le monde parlait. Il a écrit ainsi six gros volumes curieux et amusants, quoique pleins d'énormes sottises. Quelqu'un de votre connaissance, mon Génie, se donne le même plaisir sur notre temps. Il laissera des volumes beaucoup plus convenables, j'en suis sûr que ceux de l'abbé Tallemant, et peut-être assez piquants. On oublie beaucoup trop en ce monde. En attendant de vraies nouvelles d'Orient, j'ai apporté ici et je lisais tout à l'heure l'ouvrage de M. Urquhart de la Turquie et de ses ressources. Savez-vous au juste quel cas on fait à Londres de l'auteur ? Le livre me

semble bien vide, avec de grandes prétentions.

Adieu pour aujourd'hui. Je vous quitte pour aller assister à des plantations de fleurs ; je devrais dire coopérer. Je transporte le jardin du Roi au Val-Richer. Je mentirais si je disais que cela ne m'amuse pas du tout ; et je mentirais bien davantage si je disais que cela m'intéresse vraiment. On peut vivre superficiellement ; mais il n'y a pas moyen de s'y tromper. Pour moi, je n'y prétends pas.

Mercredi 7 heures Depuis que je ne vous vois plus, ma perplexité est extrême. Je suis bien plus inquiet ; j'ai besoin que vous me rassuriez, et j'hésite à vous le demander, à vous occuper de votre santé. Convenons d'une chose ; c'est que vous me direz tout, absolument tout ; je n'ignorerai aucun détail, ni aucune de vos inquiétudes. Ce sera comme si je vous voyais, sauf le plaisir de vous voir. A cette condition, je ne vous agiterai pas, de mon tourment. J'attends presque avec humeur le moment où j'attendrai vos lettres à jour fixe. En aurai-je ? N'en aurai-je pas ? Cette ignorance m'est insupportable. J'en ai encore pour huit jours avant que vous vous soyez posée, que je le sache du moins et que j'en éprouve l'effet. Où êtes-vous en ce moment ? à Vitry, je pense. Vous vous levez. Vous allez partir pour Nancy. J'ai fait cette route-là, il y a douze ans, le cœur bien déchiré. Je conduisais à Plombières ma femme mourante.

Que notre âme est étrange, & tout ce qui s'y passe dans le cours de la vie ! Quels contrastes, quels désaccords, impossibles à concevoir ensemble, et qui coexistent pourtant & s'effacent et disparaissent dans cette mer du temps qui couvre de son uniformité tout ce qu'elle engloutit Adieu. Adieu.

9 heures. Voilà le facteur, et deux lettres de Paris qui ne m'apportent rien à vous envoyer. Adieu encore.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 191. Val-Richer, Mardi 4 juin 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-06-04

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1699>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 4 juin 1839

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

5

je disais que
mentir, bien
entendu, vraiment,
il n'y a pas
je n'y prétends

me.

propre et
besoin que vous
demandez, à vous
une chose; c'est
ut; je n'ignorais
cette, l'écrit
de vous voir.
pa. de mon

moment où
aurai-je ? non
insupportable.
que vous, vous
ine et que j'en
suis ? Le Virey,
les parties pour
y a douze ans,
Plancher, ma
étrange, &
de la vie !
peut-être à
pourtant, &

Je vous voudrais comme ma
vallée, fraîche et riante. Je la regarde avec envie.
En pensant à vous. Et bientôt je ne la
regarde plus; je ne pense plus qu'à vous. Je vous
vois maigre, triste, desponding, en larmes. Et
pourtant je ne retourne pas à ma vallée; je
reste avec vous. Je resterai toujours avec vous.

L'annulation de l'élection de M. d'Houdetot,
délivré à si grand'peine, est un petit incident fort
désagréable au château. On en a été très-piqué.
Il ne faut pas avoir tort en face de ses ennemis.
M. d'Houdetot avait tort. C'est l'erreur de genre
de cour, puisque cour y a, de croire qu'il leur
aussi il auront le privilège de la fauter. Il
y a des favoris partout, mais non partout les
mêmes. Les esprits impartiaux, les hommes gens
ont voté contre M. d'Houdetot. Le pire, c'est qu'il
ne peut plus se représenter puisqu'il n'est pas
digne. Le choix tomba probablement sur un
homme de l'opposition.

Il paraît que le procès aura lieu de ici d'inst
vers le milieu de Juin. On le presse; on ne

On ne peut pas que, s'il doit y avoir des exécutions, elles
soient trop voisines des fêtes de Juillet; et très
probablement il y en aura. L'assassinat est
prouvé, dit-on, contre deux des accusés, et des
principaux. L'un, le nommé Barbès, a lui-même
la main l'officier qui commandait le poste du
Palais de justice; l'autre, Milon, miron je ne
sais pas bien, a fait fusiller trois soldats, après
avoir enlevé un corps de garde. Plusieurs témoins
les reconnaissent.

Après les fêtes de Juillet, le Roi veut aller
à Bordeaux. Il a formé plusieurs fois ce projet.
De doute qu'il l'exécute encore. Cependant il le
promet. Bordeaux le demande beaucoup, et
comme une réparation. Ils disent que jamais
Roi ou Empereur ne le, a laissé aller sans
aller les voir.

Le Maréchal Vial avait demandé plusieurs
fois à être rappelé. On s'est montré disposé
à le lui accorder. On lui aurait donné le
général Labrière pour successeur. Il ne s'en est
plus soucié, et il reste. Il est très bien avisé. À
travers toute la manie d'un esprit systématique
et d'un caractère insociable, c'est un homme
honnête, capable et prudent. Qualité dont notre
établissement d'Afrique a grand besoin. Je m'en suis
entretenu à cet établissement. Je m'en suis

beaucoup mêlé.

Mme de
cette fois, et je
je retiens à
peut-être, et
à l'égard probable
historiette de
l'abbé du 17^e
ce qu'il avait
l'ont tout le
grand volume de
l'économie, soit
mon Dieu, de
tenus. Il l'aide
convenable, j'ai
Tallmann, et
nulla beaucoup.

En attendant
j'ai apporté
l'ouvrage de
à ses sources
on fait à la
semble bien vi

à l'égard de
aller assister
devrait dire

exécution, elle
suivait; et les
matras en
cristal, et des
bâtes, à lui de
la poste de
Maison. Je ne
sais pas, après
plusieurs tentatives,

Ai-je vous aller
en fait ce projet.
pendant il le
beaucoup, et
que jamais
n'aurait pu, sans

mande plusieurs
autres disposés
donné le
Il ne s'en est
bien aisé. À
et systématiquement
un homme
qualité dans notre
d'espérer. Je
de même suis

beaucoup mêlé.

Mon sac est vide, madame. Bien petit sac
cette fois, et probablement souvent, jusqu'à ce que
je retourne à Paris. On ne m'écrit guère, les
petits chers, et il n'y en a pas de grands. Vous
avez probablement jamais ouvert un livre intitulé:
Histories de Tallemant des Réaux. C'était un
abbé du 17^e siècle qui écrivait tout les soirs tout
ce qu'il avait entendu dire sur toutes les personnes
dont tout le monde parlait. Il a écrit ainsi six
grands volumes curieux et amusants, quoiqu'un peu
vieilles, solides. Quelqu'un de votre connaissance,
mon Dieu, se donne le même plaisir sur notre
temps. Il laissera des volumes beaucoup plus
convenables, j'en suis sûr, que ceux de l'abbé
Tallemant, et peut-être aussi piquants. On
en lit beaucoup trop en ce monde.

En attendant de vrais nouvelles d'Orient,
j'ai apporté ici et je lisais tout à l'heure
l'ouvrage de M. Arguehart de la Turquie et
de ses ressources. Savez-vous au juste quel ca-
su fait à Londres de l'auteur? le livre me
semble bien vide avec de grandes prétentions.

Adieu pour aujourd'hui. Je vous quitte pour
aller assister à la plantation de fleurs; je
devrai dire coopérer. Je transporte le jardin du

5

Ahi au Val. Richu. Je mentirais si je disais que cela ne m'ennuie pas du tout; et je mentirais bien davantage si je disais que cela m'ennuie vraiment. On peut vivre superficiellement; mais il n'y a pas moyen de s'y tromper. Pour moi, je n'y prétends pas.

Mardi 7 heures.

Depuis que je ne vous vois plus, ma perplexité est extrême. Je suis bien plus inquiet; j'ai besoin que vous me rassurez, et j'hésite à vous le demander, à vous occuper de votre santé. Cependant d'une chose, c'est que vous me direz tout, absolument tout; je n'ignorerai aucun détail, ni aucun de vos inquiétudes. Cela sera connu. Si je vous voyais, sans le plaisir de vous voir, à cette condition, je ne vous agiterai pas de mon tourment.

J'attends presque avec humeur le moment où j'attendrai vos lettres, à jours fixés. En aurai-je? En aurai-je pas? Cette ignorance m'est insupportable. Non de encore pour huit jours avant que vous vous soyez posé, que je le sache du moins et que j'en éprouve l'effet. Où êtes-vous en ce moment? A Vitry, je pense. Vous vous levez. Vous allez partir pour Nancy. J'ai fait cette route là il y a douze ans, le cœur bien déchiré. Je conduisais à Plombières ma femme mourante. Que notre ame est étrange, &c. tout ce qui s'y passe dans le cours de la vie! Quels contrastes, quels désaccords, impossibles à concevoir ensemble, et qui coexistent pourtant, &c.

vallée, fraîche en pensant à regarder plus; Vous maigre, le pourtant je ne suis avec vous.

L'annulation de la si grande désagréable au. Il ne faut pas m. d'humilité de cour, puis qu' aussi il, aurai y a des favoris mêmes. Les ont voté contre ne peut plus être dirigible. Le homme de l'op

Il paraît vers le milieu

S'effacent et disparaissent dans cette mer du leur
qui couvre de son uniformité tout ce qu'elle engloutit.
Adieu. Adieu.

J. Guizot.

Voilà le facteur, et deux lettres de Paris qui ne
rapportent rien à vos ouvrages. Adieu encore.

